

Vaudeville policier

Cheech

Philip Wickham

Number 107 (2), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26155ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Wickham, P. (2003). Review of [Vaudeville policier : *Cheech*]. *Jeu*, (107), 27–29.

Vaudeville policier

Ceux qui ont vu le récent *Québec-Montréal* de Ricardo Trogi ont peut-être reconnu sur la photographie de la publicité et du programme de la pièce *Cheech* au moins deux des principaux protagonistes du film (François Létourneau et Patrice Robitaille), replongés à cette occasion dans une situation analogue à celle du long métrage : des couples assis dans une voiture qui regardent en direction de la caméra. Le sous-titre de la pièce semble annoncer une espèce de *road play*, tout comme le film est un *road movie* ; il n'en est rien pourtant. Dans un tout autre esprit, en voyant le titre, d'autres spectateurs se sont peut-être demandé si la pièce ne se voulait pas un prolongement de la truculente comédie américaine très « emboucanée » des années 70, amputée du légendaire Chong à l'accent espagnol. Autre fausse piste. En fait, les quelques indices qui nous sont donnés demeureront de véritables énigmes ; même le personnage de Cheech, évoqué à plusieurs reprises comme une menace planant sur cet univers aux accents policiers, brillera par son absence. Pire, on finit par apprendre

Cheech ou Les hommes de Chrysler sont en ville

TEXTE DE FRANÇOIS LÉTOURNEAU. MISE EN SCÈNE : FRÉDÉRIC BLANCHETTE ; DÉCOR : OLIVIER LANDREVILLE ; COSTUMES : MARC SÉNÉCAL ; MUSIQUE : JEAN-FRANÇOIS PEDNÓ ; ÉCLAIRAGES : ANDRÉ RIOUX ; ACCESSOIRES : PATRICIA RUEL ; MAQUILLAGES : FLORENCE CORNET. AVEC MAXIME DENOMMÉE, KATHLEEN FORTIN, MAXIM GAUDETTE, FRANÇOIS LÉTOURNEAU, FANNY MALLETTE ET PATRICE ROBITAILLE. PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE LA LICORNE DU 14 JANVIER AU 22 FÉVRIER 2003.

Cheech de François Létourneau, mis en scène par Frédéric Blanchette (Théâtre de la Manufacture, 2003). Sur la photo: Patrice Robitaille et Kathleen Fortin. Photo: Yanick Macdonald.



qu'il est mort il y a deux jours. Quant aux hommes de Chrysler, personne ne les verra non plus, bien qu'on s'acharne à tout faire pour qu'ils soient satisfaits dans leur recherche de plaisirs érotiques.

L'influence du cinéma n'est certainement pas à négliger dans cette pièce qui défile à un rythme époustouflant (on sait que Patrice Robitaille, qui interprète ici le personnage de Ron, a aussi été coscénariste de *Québec-Montréal* et qu'il a collaboré à l'écriture de *Cheech*). Les scènes sont courtes, encadrées par des noirs ou reliées les unes aux autres par des fondus-enchaînés



Cheech de François Létourneau, mis en scène par Frédéric Blanchette (Théâtre de la Manufacture, 2003). Sur la photo : François Létourneau et Fanny Mallette. Photo : Yanick Macdonald.

qui laissent à peine le temps aux spectateurs de souffler. La scène, avec son aspect hyperréaliste, permet de réaliser ces raccourcis narratifs puisqu'elle condense plusieurs lieux en un seul espace aux multiples entrées et sorties : le bureau du dépressif Ron, la garçonnière du désespéré Alexis et l'appartement du couple chancelant formé d'Olivier et de Sophie, qui mènent une double vie à l'insu l'un de l'autre. Tout au long d'une pièce d'une durée d'à peine quatre-vingt-dix minutes, des indications horaires affichées au-dessus de la scène défilent sous les yeux des spectateurs avec une précision maniaque et dans le désordre : 17 h 57, 5 h 39, 10 h 11, 9 h 24, 16 h 31..., signe d'un dérèglement certain. Qui plus est, un *flashback*, autre procédé cinématographique, sert de prologue à la pièce, installe un suspense dès le départ quand une fille, vacillant, vient brusquement s'effondrer sur un fauteuil en répétant : « Ça va pas du tout. Ça va pas du tout », et qu'un coup de feu est tiré dans une pharmacie au cours d'un *hold-up*.

Cheech... est une histoire abracadabrante dont on ne comprend tous les aboutissants qu'à la dernière minute, et encore, de nombreux mystères subsistent quand on cherche à savoir qui est responsable du mal de vivre omniprésent : d'une part, il y a Ron qui tente de mener à bien une petite entreprise du sexe sous le couvert d'une « agence d'escorte » et qui, pour tenter de sortir de sa dépression, enregistre à haute voix et dans un mauvais anglais des phrases tirées d'un manuel sur la réussite professionnelle. Ironiquement, il se fera descendre non pas par ses concurrents désignés sous le nom

de Cheech, mais par son jeune acolyte qui multiple les gaffes ; le jeune Maxime finit par se lier d'amour avec l'étrange Stéphanie, escorte atypique qui tente de se suicider dans le bain d'un client. Le client en question, Olivier, a toutes les apparences d'un jeune professionnel équilibré, mais il refoule ses désirs sexuels, sans savoir que sa copine Sophie, elle aussi en apparence une jeune professionnelle accomplie, travaille pour ladite agence d'escorte sous le nom de Jenny. Ils habitent le même immeuble qu'Alexis, jeune homme solitaire qui attend le coup de téléphone de l'âme sœur, conversation qui finira en queue de poisson. À la fin de la pièce, le cadavre de Ron gît sur le sol au moment où sa mère lui laisse un message sur le répondeur pour lui souhaiter bonne fête, Olivier et Sophie arrachent le masque qui dissimulait leur double vie, Alexis répond au téléphone mais il n'y a personne à l'autre bout de la ligne, et Maxime regarde Stéphanie dormir sur un sofa. Les chassés-croisés de cette pièce à mi-chemin entre le vaudeville moderne et le roman policier léger s'achèvent sur un sentiment de désarroi émotif que même les meilleurs antidépresseurs ne pourraient soulager. Grâce à une mise en scène bien huilée et à une mécanique réglée au quart de tour, à quelques bavures près, le public aura compris que le grand coupable de ce déséquilibre est la frénésie des temps modernes avec les heures qui défilent et les illusions que l'on poursuit en vain, au détriment du sens que l'on voudrait donner à sa vie.

Roman policier léger, dis-je ? Oui, si l'on considère un certain suspense maintenu jusqu'à la fin, le milieu des petites crapules qui vivent de métiers plus ou moins licites, le corps mort et les nombreuses conversations téléphoniques (procédé quasiment obligatoire du genre). Vaudeville moderne ? Aussi, si l'on s'attarde à la satire sociale, au ton nettement comique des situations, au rythme effréné, au portrait quelque peu caricatural des personnages et de leurs lubies. Car comment croire vraiment au désespoir de Ron quand on le voit se tenir les jambes arquées comme un cow-boy en disant, pour décrire son triste état, qu'il « se sent comme d'la marde » et avouer, plus tard, son impuissance par ces paroles cinglantes : « Si j'm'écoutais, des fois, j'me tuerais. Mais j'ai pas le temps, ostie, j'ai pas le temps de me tuer » ? Comment être profondément touché par la simplicité d'esprit de Maxime quand il fait accidentellement partir un coup de feu au cours d'un *hold-up* ? Comment sympathiser avec la solitude d'Alexis quand il termine une longue réplique à saveur philosophique par un gros « Fuck ! » de frustration ? Ce qui arrive à la triste Stéphanie est troublant et une des répliques les plus dures lui revient quand elle avoue à son client : « C'est pas parce que j'suis là que j't'écoute. Pis c'est pas parce que j'ai l'air de t'écouter que j'suis là. » La pièce nous entraîne quelquefois dans des zones plus touchantes, plus profondes, mais ces moments sont rapidement amortis par une réplique drôle, une situation cocasse, qui obéit à une logique du rire et du divertissement.

En somme, *Cheech* est une pièce qui marchait indéniablement bien, grâce à une mise en scène adroite qui servait le texte, grâce aussi à une nécessaire complicité entre de jeunes interprètes qui jouaient franchement, justement. Aussi François Létourneau a-t-il un don certain pour les dialogues vifs comme pour la langue expressive et vivante. Saura-t-il nous entraîner dans des sentiers moins courus, plus périlleux ? C'est ce qu'on souhaite. **J**